

« Je t'ai appelé par ton nom ! » Is 43,1  
La vocation chrétienne  
Pèlerinage paroissiale Le Puy en Velay 22 octobre 2017

## . L'appel inaugural :

**Tout commence par un appel.** On n'a jamais vu un enfant s'éveiller au monde des hommes sans avoir entendu son nom dans la bouche des autres. Quelqu'un nous a appelés un jour pour la première fois. Cet appel s'adressait bien à nous. Il n'était pas un cri poussé au hasard. La preuve : ce nom où nous nous sommes reconnus, c'est le nom qui nous a arraché à l'anonymat. Ainsi avons nous pu naître vraiment, c'est à dire naître à une existence unique et personnelle. Dans la voix de l'autre, tout autant que dans son regard, le petit d'homme comprend qu'il est appelé à vivre selon une vérité qui est la sienne. Telle est la racine de la vocation. Chacun peut se dire qu'il n'est pas seul au monde, qu'il est précédé, son trajet n'est pas préfabriqué ; il est à tracer. Impossible de te tracer pourtant sinon dans la réponse même à l'appel qui suscite en chacun ce qui le fait humain parmi les humains.

**Dans la Bible le mot « appel » court comme le fil rouge du dialogue de Dieu avec les hommes.** Créées pour Dieu, c'est appeler à l'existence ce qui jusque là est englouti dans le néant.

Le livre de la Genèse, dans son genre symbolique, fait parler Dieu comme s'il s'adressait au néant : « *Faisons l'homme à notre image.* » (Gen, 1,28) Dieu parle en fait à celui qui n'est pas encore, pour que, surgissant à la vie, il se situe d'entrée de jeu comme son interlocuteur, son partenaire.

Toujours dans le livre de la Genèse, à cet homme entraîné de dériver, Dieu adresse une interrogation où perce comme une angoisse : « *Où es-tu ?* » (Gen 3,7). Autrement dit : « Es-tu à ta vraie place ? » Ta surdité ne t'entraînerait-elle pas, non seulement loin de moi, mais loin de toi même ?

Dans le livre de l'Exode. Du milieu du buisson en flammes, Dieu appelle : « *Moïse, Moïse !* » Il ne reste à Moïse qu'à répondre : « *me voici* ». Que répondre, sinon : « Je suis là ? » Aussi Dieu pourra-t-il dire : « Je t'envoie. »

On comprend que Moïse ait repris la parole pour dire son inquiétude : « *Qui suis-je pour aller vers le Pharaon ?* » (Ex 3,1-12). Qui ne serait pas inquiet en entrevoyant à quoi l'entraîne son « *me voici* » ?

Souvenez-vous les prophètes à la suite de Moïse : Jérémie objectera : « *Je suis un enfant, je ne sais pas parler.* » (Jérémie 1,6-7). Le petit Samuel avait été réveillé alors qu'il était couché à deux pas du prêtre Eli. Son nom avait résonné à ses oreilles. Sa réponse ne pouvait être que : « *Me voici !* » Il croyait répondre à Eli. Jusqu'à ce que, sur le conseil d'Eli lui-même, il laisse monter à ses lèvres l'une des plus belles réponses par lesquelles se réalise une vocation : « *Parle, Seigneur, ton serviteur écoute.* » (1 Samuel 2, 1-4)

## . Un appel à des hommes concrets.

L'Évangile ne se comprend que comme une chaîne d'appels. Dès que le semeur « *sort pour semer* » (Mc 4,3), il lance un appel. Et non pas un appel à la cantonade, mais à des hommes en chair et en os. A plusieurs certes, mais à chacun en particulier. Dans l'évangile de Marc, ils s'appellent Simon, André, Jacques et Jean : « *Aussitôt Il les appela* » (Mc 3, 16-20).

Ainsi commence l'aventure évangélique. Jésus ne lance à tous les vents son message, qu'en le donnant à voir aussitôt, à travers le groupe de ceux dont il fait ses disciples. Ils ne sont pas des êtres exceptionnels. Les premiers sont des pêcheurs du lac que l'appel vient les chercher au milieu de leurs filets. Ils sont galiléens. Au moment où le Ressuscité se manifesterait à eux pour la première fois, on dira d'eux qu'ils sont des « *hommes de Galilée* » (Ac 1, 11). Le jour de Pentecôte quand leurs langues se délieraient, les auditeurs interrogent : « *Tous ces gens qui parlent ne sont-ils pas des galiléens ?* » (Ac 2, 6). Quand Pierre a trébuché devant la question d'une servante dans la nuit du procès, il a eu beau faire, c'est son « *accent galiléen* » qui l'a trahi (Mt 26,73). C'est dire que l'appel de Jésus, s'il a brusquement interrompu « le train-train » de ces hommes, ne les a pas déracinés.

De cette Galilée rurale, Jésus lui-même est parfaitement familier. Jusque sur la croix il est pour tous, pour ses adversaires eux-mêmes, Jésus le Nazaréen. Et peu importe que de cette petite bourgade galiléenne

où Jésus a vécu, l'on dise comme Philippe « *de Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ?* » (Jn 1,46). Le cours de la vie pour Jésus et ses disciples portera toujours la marque de ce terroir. Ainsi il devrait être clair que l'Évangile est fait pour être vécu au milieu des humbles réalités qui font la trame de nos existences d'hommes. Au point que du Ressuscité lui-même, il sera dit aux femmes venues embaumer son corps : « *Allez dire à ses disciples et à Pierre : il vous précède en Galilée...* » (Mc 16,7)

### **. L'initiative de l'appel.**

Jésus, ce maître galiléen, va au-devant. Comme « le Semeur » il est sorti. Il n'attend pas qu'on lui demande rendez-vous. Il va au-devant des hommes. Il va à leur rencontre. Et il appelle. L'initiative vient carrément de lui. Les disciples sont donc des appelés. Telle est leur identité. Appelés, ils le sont chacun par leur nom. Et appelés, ils le sont ensemble, inaugurant ce rassemblement qui prendra un jour le nom d'Église. Mais pour l'heure c'est le rassemblement d'Israël.

Maître et disciples. A première vue, Jésus est semblable à tant d'autres rabbis de son époque. Il en est des plus célèbres : Hillel, Schamai... pour ne citer qu'eux. Tous ont des disciples. Et ceux se mettent à l'école d'un rabbi n'ont d'autre intention que d'entrer dans l'intelligence de la Torah.

Ceux qui répondent à l'appel de Jésus comprennent vite que ce Maître enjambe tous les commentateurs pour se placer lui-même au niveau de Moïse : « *Vous avez appris qu'il a été dit... et moi je vous dis.* » L'autorité souveraine dont Jésus fait preuve dans l'appel : « *Venez à ma suite* », s'impose dans le cœur des disciples par son interprétation de la Torah si originale, que nul en Israël ne l'a encore entendue : « *Il les enseignait en homme qui a autorité et non pas comme les scribes.* » (Mt 7, 2q)

Qu'est-ce qui constitue le disciple ? Cet appel qui est une Parole qui n'est ni plus ni moins qu'une Parole créatrice. L'appel crée chez celui qui le reçoit une situation strictement nouvelle. Il est à lui seul pouvoir d'engendrement. Tant et si bien que Jésus n'hésitera pas à placer ses liens nouveaux au-dessus des liens de sang. Cet homme qui se met à son école, et qui aurait pu n'être qu'un élève, voici que pour Jésus, il est un frère, une sœur, une mère : « *Quiconque fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma sœur, ma mère.* » (Mc 3, 35)

### **. Une nouvelle parenté.**

Jésus est l'homme d'un pays, d'un village, d'une famille. Tout le contraire d'un apatride, d'un être sans ancrage. Mais tant pis pour ces liens, s'ils deviennent une entrave. Sa parenté estime qu'il « *a perdu la tête* » (Mc 3,31), et c'est pourquoi elle bat la semelle à la porte de la maison où les disciples font cercle autour de lui. Avec lui la relation est de l'ordre de l'être et pas seulement de l'ordre du savoir. Dès lors il est logique que, pour être son disciple, il faille trancher jusque dans nos appartenances humaines, les plus élémentaires. A vrai dire c'est la parole de Jésus qui est tranchante : « *Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, à sa mère, à sa femme, à ses enfants, ses frères et sœurs, il ne peut être mon disciple.* » (Lc 9, 26).

Pourquoi exaltons-nous la famille, en oubliant que la réponse à l'appel du Christ peut-être, aujourd'hui comme hier, même si c'est sous d'autres formes, un choix onéreux et dans certaines circonstances une rupture ? Et pourquoi faire ce cas l'exclusivité de ceux qui s'engagent dans un ministère comme celui de prêtre ou dans un type d'existence caractérisé par les vœux du religieux ? C'est en fait la condition de disciple comme tel. Que de chrétiens pourraient dire le prix des ruptures qu'ils ont eu à payer pour répondre à l'appel du Christ, pour accepter de le suivre sur son chemin d'humanité si singulier.

### **. L'appel s'adresse à beaucoup.**

Autour de Jésus les disciples forment un cercle bien circonscrit. Combien sont-ils ? Luc en compte 72 que Jésus envoie au-devant des gens avec des recommandations très précises (Lc 10, 1-11). Mais on sait que ce chiffre correspond dans les représentations courantes, au nombre des nations païennes. Ce qui indiquerait qu'il a surtout valeur symbolique.

Toujours est-il que ces disciples, qui ont du prendre de sérieuses distances par rapport à leur profession et leur famille, ne sont pas la totalité de ceux qui ont accueilli le message de Jésus, c'est à dire la Bonne Nouvelle du Règne de Dieu en train de s'instaurer parmi les hommes. Joseph d'Arimatee, un notable membre du Gand Conseil, a été manifestement atteint par cette annonce du Royaume (Mc 15,43). Zachée le collecteur

d'impôts, que la rencontre de Jésus a profondément bouleversé en son mode d'existence, ne s'est pas cru obligé de quitter son métier, ni sa famille, ni sa ville de Jéricho.

Rien ne permet de dire que ces hommes et ces femmes peuvent se satisfaire de ce que nous appelons aujourd'hui un « christianisme à bon marché ». En vérité il n'y a pas deux catégories de disciples. Il n'y a pas une pratique évangélique à deux vitesses. Le Sermon sur la montagne, avec ses exigences radicales, est pour tous. « *Et moi, je vous dis.* » L'appel parvient à son point maximal : « *Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait* » (Mt 5, 48). Le lévitique ne disait-il pas déjà à Israël : « *Soyez saints car je suis saint, moi le Seigneur* » ? (Lev 20, 26). Paul et la première génération chrétienne, pour désigner les croyants, n'hésitaient pas à dire : « *Les saints par l'appel de Dieu* » (Rom 1,7).

### **. Les Douze : appelés à être Douze.**

On ne peut nier que parmi les disciples « douze » aient été mis à part. Matthieu, Marc et Luc notent avec beaucoup de soin leurs noms et chaque fois dans le même ordre. Luc tient à signaler que ce choix s'est fait au matin de la nuit où Jésus n'a cessé de prier (Lc 6, 12). Marc tient à faire apparaître l'absolue liberté de Jésus en son choix : « *Il appelle ceux qu'il voulait* » (Mc 3, 13). Ils sont douze : pourquoi cette insistance ?

« *Il en établit douze* », selon l'expression de Marc. « Il appela ses disciples et en choisit douze », précise Luc. Lorsque, passés par l'épreuve déconcertante du procès et de la mort de Jésus, ayant connu la défection pitoyable de l'un d'entre eux, ils se retrouveront onze après la Résurrection, ils auront hâte de compléter leur groupe en demandant au Seigneur, dans la prière, de désigner celui qu'il aura choisi (Ac 1, 22-26). C'est donc capital pour eux d'être Douze.

Israël compte douze tribus. Telle est la mémoire de ce peuple. Jésus pose le signe du renouveau de ce peuple qui est le sien et auquel en premier il est envoyé. Un jour ce peuple élargira sa tente bien au-delà de la société juive. Mais pour l'instant les Douze sont à eux seuls le peuple d'Israël, en même temps qu'ils sont la cellule germinale de ce monde nouveau qui naît sur les pas de Jésus. Vus par nous, ils sont déjà l'Église, non pas ce qu'il convient d'appeler la hiérarchie, mais l'Église en son entier. Ce n'est pas pour autant qu'ils n'inaugurent pas ce service particulier et essentiel à l'Église que nous avons pris l'habitude de désigner par le terme de ministère apostolique. Mais cette signification seconde ne doit en aucune manière occulter la signification première. Tous ceux qui croient au Christ ont le droit de se reconnaître dans les Douze, car ces derniers sont le peuple que le Christ fait surgir en cette nouveauté qui est la sienne à jamais.

Qu'est-ce qui fait cette radicale nouveauté ? C'est d'abord le seuil que les disciples ont franchi le jour où, par la bouche de Simon-Pierre, ils ont laissé monter jusqu'à leurs lèvres cette étonnante proclamation : « *Tu es le Christ* » (Mc 8, 27-30). Jésus est le nom du maître nazaréen qui les a appelés. Christ, Messie est le nom de l'espérance de leur peuple.

Jésus est le Christ : La rencontre est faite et à partir de là plus rien n'est comme avant. Les hommes avaient répondu à l'appel de Jésus et cet appel avait les traits d'un Message qui, selon Marc, est à lui seul tout « *l'Évangile de Dieu* » : « *Les temps sont accomplis. Le Règne de Dieu s'est approché...* » (Mc 1, 14-15). Voici que le Message est une Personne, dès lors que cette Personne est Christ. Jésus ne craint plus de se mettre en avant lui-même. C'est sur sa propre Personne que se noue le conflit avec les représentants les plus autorisés de la tradition d'Israël. Quant aux Écritures, c'est sa propre lecture que désormais il veut accréditer, lui qui après sa Résurrection, sur la route d'Emmaüs où cheminent deux des disciples que la Croix a accablés, se mettra à « *leur expliquer dans toutes les Écritures ce qui le concernait* » (Lc 24, 27).

### **. Des disciples qui portent le nom de Christ.**

Le Livre, sans sa Personne, serait condamner à n'être que lettre morte. Il n'est pas tout à fait juste de dire que le christianisme est une « religion du Livre ». L'Islam l'est d'avantage. Le rapport à Mohammed dans l'Islam n'est pas sur le même plan que le rapport à Jésus le Christ pour ceux qui croient en lui. Il n'est pas sans intérêt que ces croyants là soient devenus des chrétiens, les « *christiani* » (en latin), c'est à dire, comme on l'a écrit, les gens de « *Christus* ».

Le terme « chrétien » est aujourd'hui tellement banal ! Il peut apparaître étrange que cette appellation ne se soit pas imposée du premier coup. Dans les Actes des Apôtres, où l'on peut suivre les premiers pas des communautés nées de l'Esprit du Christ, il faudra attendre le chapitre 11 pour trouver la première trace de ce

type de désignation : « *Et c'est à Antioche que, pour la première fois, le nom de « chrétiens » fut donné aux disciples* » (Ac 11, 26).

Beaucoup pensent que ce nom de « chrétiens » n'était encore qu'un sobriquet. Car qui était ce « Christus » sinon pour l'opinion commune un crucifié maudit et rien de plus ? Dans les Actes il n'est plus question de « chrétien » jusqu'au chapitre 24 où le nom est prononcé cette fois par le roi Agrippa dans une réplique à la plaidoirie de Paul : « *Il te faut, d'après ton raisonnement, peu de choses pour faire de moi un chrétien* » (Ac 24, 28). Pas une seule fois Paul dans ses épîtres n'emploie ce qualificatif. Il est question de « croyants », de « disciples », de « élus », de « saints », sans autre indication. C'est finalement Pierre, dans sa première épître, qui place le croyant persécuté devant ce nom qu'il doit « *se glorifier de porter* ». Le nom de chrétien, parce que le c'est le nom du Christ et qu'endurées pour Lui les souffrances, infligées par les adversaires, tournent elles-mêmes à l'honneur des croyants. (1P 4,n 15-16).

Pourquoi le nom de chrétien a-t-il mis si longtemps à émerger ? Parce qu'il est sans doute plus normal d'adhérer à un Message que de s'attacher inconditionnellement à une Personne. Et pourtant c'est ce passage que les disciples ont esquissé dans cette confession de foi où Jésus est identifié comme Christ. C'est justement là qu'est la véritable « essence du christianisme ».

C'est cette confession de foi en Jésus reconnu comme Christ, qui a suscité une « querelle entre juifs », querelle qui a fini par distinguer nettement et définitivement les chrétiens, dont il est clair dorénavant qu'ils ne sont plus un groupe religieux parmi d'autres dans la société juive. Querelle qui s'est soldée, il est vrai, par une rupture douloureuse entre juifs et chrétiens consommée vers la fin du 1<sup>er</sup> siècle. Mais alors se manifeste en pleine lumière ce qui est juste de nommer la vocation chrétienne. L'appel qui met au monde le peuple de Dieu en son état définitif. Appel qui n'est autre que l'appel du Christ et la réponse est d'accepter de porter son Nom.

Mais Christ, c'est à dire Messie, Jésus l'est comme on ne l'attendait pas, car il ne parle ni n'agit comme on s'y attendait. C'est pourquoi les disciples, qui l'ont reconnu, sont encore plus déconcertés qu'avant. L'évangile de Marc insiste très fort : « *Ils ne comprenaient pas.* » Étrange « non-comprendre » qui traduit cette cécité, cette part de « non-foi » qui se glisse, hélas, en toute foi ! C'est probablement la raison pour laquelle Jésus n'a cessé, même et surtout après ce passage décisif qu'est la confession de foi de Pierre, de donner la consigne du silence. Discretion indispensable au sujet de ce nom de Christ, jusqu'à ce que Pierre puisse crier à tous les vents dans l'embrasement de Pentecôte : « *Dieu la fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous aviez crucifié* » (Ac 2, 36)

### **. L'Église naît de l'appel.**

Ceux qui portent le nom du Christ sont l'Église. Ils l'étaient avant même que le nom de chrétien soit prononcé au-dehors, puis devienne pour ainsi dire la norme à l'intérieur du groupe croyant. A regarder de près les épîtres de Paul, partout où il y a des croyants il y a, pour employer le mot grec, « *l'ekklesia* ». Dès sa première épître le terme est utilisé comme allant de soi : « *A l'Église des Thessaloniens* » (1 Th 1, 1). C'est avec ce mot « *ekklesia* » que le texte grec de la Septante traduit l'hébreu « *qahal* » qui, dans l'ancien testament désigne l'assemblée du peuple d'Israël officiellement convoquée : « L'assemblée de Yahvé » dit le Deut 23, 1-12.

L'apparition de l'Église dans l'histoire suppose donc que Dieu appelle et que des hommes répondent. L'Église se fonde sur un appel. Elle existe d'abord comme assemblée, non pas à partir d'hommes qui choisissent de s'associer mais à partir d'hommes qui se sont rendus attentifs à l'Appel d'un Autre et l'ont accueilli. « *L'Aleksei* », qui chez les grecs est une assemblée de citoyens en chaque cité, est désormais pour les chrétiens, suivant l'expression de Paul, « *l'Église de Dieu* » qui est à Corinthe (1 Co 1,2) etc... Et elle est tout autant l'Église du Christ.

Peut-on être chrétien, introduits dans l'Église, sans avoir conscience d'un appel entendu et d'une réponse toujours entrain d'advenir ? Impensable à moins de penser que l'on est chrétien de naissance. Or personne n'hérite ainsi de la condition de chrétien. L'adage ancien n'a rien perdu de sa pertinence : « *On ne naît pas chrétien on le devient.* » Naguère on pouvait en douter. Aujourd'hui le fait est de plus en plus clair : ne sont chrétiens que ceux qui acceptent de le devenir. Et nous n'avons jamais fini de le devenir !

L'heure est plus que jamais au devenir chrétien. Y compris pour ceux qui ont bénéficié dès la petite enfance d'un environnement croyant. On s'interroge beaucoup sur les vocations « spécifiques », surtout en ces temps où elle semble se faire plus rare en nombre, mais trop souvent on oublie de s'interroger sur la vocation chrétienne tout court. Exactement comme si être chrétien était le présupposé qu'il est strictement inutile d'évoquer pour lui-même. On a beaucoup cité, dans la foulée du Concile Vatican II, la remarque de St Augustin s'adressant à l'Église d'Hippone : « Pour vous je suis évêque, avec vous je suis chrétien. » A chacun il sera demandé d'abord et avant tout de répondre du nom du Christ qu'il aura porté au milieu des hommes. Chacun peut et doit se demander : suis-je vraiment chrétien ? Y a-t-il plus noble et plus exigeante vocation ?

### **. L'appel de la route.**

Y-a-t'il perception plus juste que celle de cette servante dans la cour du Palais du Grand Prêtre : « *Celui-là aussi était avec Jésus de Nazareth ?* » (Mt 26, 71). Une telle apostrophe visant Simon-Pierre rejoint la façon dont Marc raconte l'appel des Douze : « *Ils vinrent à lui et il en établit douze pour être avec lui.* » (Mc 3, 13-14). Tout tient en définitive dans cet « être avec ». C'est la définition du disciple, c'est ce qui le fait chrétien. Il n'y a pas de différence entre « *l'être avec* » et le « *suivre* ». Car suivre, dans le langage des Évangiles, n'est pas l'affaire d'une vague adhésion à un enseignement mais l'entrée dans une communauté de vie effective.

Un maître itinérant. Jésus met une insistance très forte à demander à la suivre. Le mot revient comme un leitmotiv notamment dans les évangiles synoptiques. Suivre un « *rabbi* » tel que Jésus entraîne le disciple vers l'inconnu, l'imprévisible. Les disciples en font l'expérience car le Maître qui les a choisis est un itinérant. Dans l'évangile de Jean, Jésus répond à la quête des disciples : « *que cherchez-vous ?... Venez et vous verrez* » (Jn 1, 38-39). Mais quand un homme s'approche de lui se montrera « *prêt à le suivre partout où il ira* », Jésus répliquera sans ambages : « *Les renards ont des terriers et les oiseaux du ciel des nids ; le Fils de l'Homme n'a pas où poser sa tête* » (Lc 8, 57). Depuis qu'il a quitté Nazareth, sa maison n'est autre que la route.

Suivre Jésus concerne donc à la fois le cœur et les pieds. Le cœur, parce que c'est le cœur qui répond. Les pieds parce que la réponse se traduit concrètement par la marche. Il y aura bien des moments où les pieds suivront et où le cœur sera à la traîne. « *De quoi discutiez –vous en chemin ?* » demande Jésus à ces appelés qui ont répondu mais qui n'ont pas encore mesuré la portée de leur réponse (Mc 9, 33).

Tout semble se passer en chemin. Même la question : « *Pour vous qui suis-je ?* ». Selon la coutume, le « *rabbi* » marche devant et les disciples marchent derrière. Ainsi apparaît, à travers un symbole en caté, la condition chrétienne en sa signification la plus radicale. Lorsque Simon-Pierre, après avoir reconnu en Jésus le Messie, se mêle en quelque sorte de lui barrer la route de Jérusalem, il s'attire la riposte qui a paru à tant de lecteurs des évangiles d'une sévérité déconcertante : « *Derrière moi, Satan* » (Mc 8, 33). Satan est l'opposant, celui qui se met en travers. Pierre joue ici la pierre qui barre la route mais il n'est que le disciple, c'est lui qui voudrait tracer le chemin. « *Derrière-moi* », qu'est-ce donc, sinon : regagne ta place, reprends ta condition de disciple ?

### **. Toute l'existence croyante est une marche.**

Des disciples, au lendemain de Pentecôte, alors que Jésus a disparu de la scène de l'histoire, les Actes des Apôtres diront qu'ils sont les « *adeptes de la Voie* » (Ac 9, 2). Pour les juifs la « *Halakha* » était déjà la voie, en ce sens, qu'elle était l'ensemble des règles d'ordre moral et religieux destinés à orienter la marche du peuple : la racine du mot « *halakha* » est « *marche* ». Le psalmiste implore : « *Seigneur indique-moi le chemin de tes décrets* » (Ps 119, 33). Toute la vision hébraïque de Dieu s'est forgée dans le contexte du peuple nomade. Ce sont les Baals, les feux dieux, qui sont à résidence fixe. Yahvé, lui, marche avec son peuple. Et longtemps pour signifier sa présence il y aura en tout et pour tout une tente, de campement en campement. St Paul, pour exprimer l'existence chrétienne, privilégie le verbe « *marcher* ». « *Marchez sous l'impulsion de l'Esprit* » (Ga 5, 16) ou encore « *marchez dans l'amour* » (Rom 14, 15)

### **. L'Église une communauté en exode.**

Le nouveau testament ne nous offre pas d'autre image des chrétiens que celle « *d'étrangers de passage* » dans les cités où ils sont établis (1 P 2, 11). Étrangers, et cela, dans la mesure où ils se reconnaissent appelés, « *élus* », c'est à dire choisis et mis à part. Certains interprètent ces termes « *étrangers, de passage* »

surtout au sens spirituel. Mais il ne faut pas oublier que les chrétiens auxquels s'adresse Pierre, dès lors qu'ils ont été exclus du judaïsme, sont désormais des étrangers, hors statut dans la société, mis à part.

Il est frappant de voir que le terme « *paroken* », d'où viendra le mot paroisse, désigne à proprement parler une situation de gens séjournant en terre étrangère. Singulier sort du mot « *paroisse* » qui peu à peu en viendra à désigner, non pas seulement une communauté stable selon le code de droit canonique de 1983, mais encore dans les représentations courantes, une sorte d'enclos territorial avec de strictes limites et l'idée d'enracinement connoté de définitif.

L'appel qui rassemble et qui fait l'Église ne fixe pas les disciples mais, sans fabriquer des déracinés, les engage sur une route. Pour St Paul, c'est « *l'Église de Dieu qui est à Corinthe* » (1 Cor 1, 2) et non pas, comme on inclinait à la dire, l'Église de Corinthe. La différence, si minime qu'elle apparaisse, n'est pas insignifiante. C'est Dieu et lui seul qui rassemble. Et les appelés sont à résidence ou, comme écrit St Ignace d'Antioche, en séjour ici ou là. L'Église est une communauté en exode. La métaphore du pèlerinage le suggère : « *Étrangers et voyageurs sur la terre* » (Heb 11, 13)

### **. A l'Église entière un seul ordre : Pars !**

Le passage de la première à la seconde Alliance ne peut effacer de l'esprit du croyant en Christ la figure d'Abraham qui « *répondant à l'appel obéit... et partit sans savoir où il allait* » (Heb 11, 8). Déjà le peuple de la première Alliance n'a eu, au cours de son histoire, d'autre manière possible de répondre à sa vocation que de « faire mémoire ». Non pas à travers une vague commémoration mais en laissant l'appel réactualiser en lui ce départ et cette marche d'Abraham, de Moïse et des israélites guidés par la colonne lumineuse d'étape en étape depuis l'Égypte jusqu'à la terre de Canaan, la terre promise.

A travers Abraham c'est surtout un peuple qui sans cesse entendra l'appel de Dieu : « *Pars !* ». A travers les premiers disciples, c'est toute l'Église, et non pas quelques-uns, qui d'âge en âge entend : « *Venez à ma suite* ». Et la réponse : « *Laissant aussitôt leur barque et leur père, ils le suivirent* » (Mt 4, 22).

### **. L'appel : Une condition pèlerine.**

Pour « faire mémoire » et en quelque sorte gestuer cette vivante mémoire, Israël s'est plu à rythmer sa vie par des pèlerinages. Jérusalem est la ville vers laquelle, périodiquement, et surtout pour la Pâque ou encore la fête des tentes, d'un peu partout des foules de juifs convergent, vivant leur marche telle « une montée » que de psaumes célèbrent comme une expérience spirituelle fondamentale. Jérusalem est ce lieu qui signifie « l'ailleurs » vers lequel regarde l'homme quand il se sait en transit. La marche avec les pieds n'est rien sans celle qui se déroule dans le cœur : « *Les gens vont en pèlerinage. Moi, je vais en pèlerinage vers mon Bien-Aimé.* »

Le concile Vatican II affirme : « *L'Église avance dans son pèlerinage* ». Et encore « *nouvel Israël qui s'avance dans le temps présent, en quête de la cité future...* » (LG n°8 et 9). A son tour l'Église, pour symboliser cette condition pèlerine des croyants, inventera ces itinéraires qui à certaines époques conduiront des masses en Terre Sainte, à Rome, à Compostelle, et en tant et tant de lieux.

La vocation chrétienne, en ce qu'elle a de plus universel, ne va pas sans l'appel au départ. « *Il partit sans savoir où il allait* ». Tout croyant est à son tour Abraham. Tout chrétien est à son tour l'un des premiers disciples. Nous sommes devenus mobiles. Et nous le serons de plus en plus. Mais serons-nous davantage pèlerins ? On peut être sans arrêt en mouvement et ne pas être pèlerin. Et n'oublions pas non plus que Jésus préfère toujours les gens en marche à ceux qui se croient en règle, bien installés dans leurs certitudes. « *Abraham partit sans savoir où il allait* », la route n'est pas toute tracée d'avance, le pèlerin marche dans la foi en Celui qui le premier a fait la route, le passage vers le Père.

### **. L'Appel à la mission :**

A peine les disciples ont-ils été jetés sur la route à la suite de Jésus, qu'ils sont envoyés vers les autres. Pas de marche à la suite du Christ sans l'apprentissage risqué de la mission. Ressuscité le Christ ne se manifeste que pour envoyer le siens au devant de tous ceux qui attendent l'heureuse annonce : « *Allez donc* » (Mt 28, 19) « *Allez par le monde entier* » (Mc16,15). Difficile de minimiser l'importance de cet envoi. « *Allez, va...* » des mots qui en un sens disent tout, parce qu'ils disent l'envoi et que la mission n'est autre que cet envoi. Dès

lors la mission de l'Église n'est pas une sorte d'opération seconde mais une dynamique qui tient à la raison d'être de l'Église.

Jésus, lui-même, se définit par l'envoi : « *Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération...* » (Lc 4, 18-19). « *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël* » (Mt 15,24). « *Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les envoie* » (Jn 17, 18). La vocation de celui qui a été appelé à porter le nom du Christ est une vocation d'envoyé. La mission à proprement parler, ce n'est pas l'Église qui la donne, c'est le Christ. Car la mission est la sienne : « *Comme tu m'as envoyé...* ». « *Comme* », ne désigne pas l'exemple que Jésus nous donne, mais la part qu'il nous est donnée de prendre à l'élan qui le constitue lui-même parmi nous comme l'Envoyé. Mystérieuse participation à l'envoi du Fils par le Père.

#### **. Inévitable déplacement.**

« *Allez donc* » : mais où ? N'ayons pas peur de dire : ailleurs. Jésus avait annoncé jusque très tard le soir la Bonne Nouvelle que venaient confirmer des guérisons en grand nombre. Il avait peu enfin se retirer pour prier. Mais la foule au petit matin le cherchait encore. « *Tout le monde te cherche* », lui fait savoir Simon. Réponse sans concessions : « *Allons ailleurs, dans les bourgs voisins pour que j'y annonce aussi l'Évangile.* » *Entendons bien la raison* : « *car c'est pour cela que je suis sorti* » (Mc 1, 35-38).

Aller, mais aussi sortir. Et ce « sortir », quand c'est Jésus qui le dit, trouve son sens plénier lorsque au soir de son dernier entretien avec les disciples il les conduit jusqu'au plus intime de sa mission : « *Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde ; tandis qu'à présent je quitte le monde et je vais au Père* » (Jn 16, 28). Parler ainsi en termes de déplacement oblige l'Église à considérer que « *sortir* » et « *ailleurs* » sont pour elle des impératifs inscrits dans sa nature même, parce qu'inscrits dans l'essence de la vocation chrétienne. Nous sommes appelés pour être envoyés. Et cet envoi c'est celui même du Christ : annoncer l'Évangile de Dieu aux hommes et aux femmes de notre temps. Nous sommes chrétiens pour les autres car l'Évangile est pour tous. L'Église est catholique c'est à dire aux dimensions du cœur universel de Dieu.

RP Patrick Rollin